

CHORUS

LES CAHIERS DE LA CHANSON



LE DOSSIER : ALAIN SOUCHON

Daniel Bélanger, CharlÉlie Couture, Lokua Kanza, Catherine Ribeiro

Nino Ferrer, Philippe Lafontaine, Pascal Mathieu, Mano Solo

PANTHÉON : CHARLES AZNAVOUR

Jil Caplan, Bernard Dimey, Paul Personne, Pow Wow, Rachid Taha

Canada : 20 \$, Dom-Tom : 82 FF, Europe : 85 FF

M 6148 - 7 - 75,00 F-RD



N° 7 - PRINTEMPS 1994

AVRIL - MAI - JUIN

GILBERT LAFFAILLE

ICI.

Blues d'ici - De l'autre côté du mur - L'étrangère - Au bar des naufragés - Greenwich - Ici - La fille de la ville d'eau - Le maître d'école - Boule d'amour - L'encre noire - Les raisins dorés - Magritte. (39'05 - Tempo A 6199/Auvidis).



Notre chanteur impressionniste a choisi la poésie pure et les climats acoustiques, et c'est tant mieux. Dès les premières mesures, l'oreille s'étonne. C'est du Laffaille, pas de doute, la voix douce, feutrée, mais les mélodies ont pris un coup de neuf. Ballades folk et blues rapides rejoignent bossas et tangos, sur des arrangements que Richard Galliano et Michel Haumont se sont partagés avec un bonheur harmonieux, guitares délicates, piano-accordéon nets et veloutés, discrètes percussions.

Comme toujours chez Laffaille, sobriété en tout point, et en même temps rien de linéaire. La légèreté n'exclut pas la vigueur, ni la douceur la vivacité. On aime beaucoup cet album authentique, où ce peaufineur est allé plus loin dans l'expression pure de soi. On aime la tendresse guillerette et pataude de « Boule d'amour », sur la ligne claire et chaleureuse d'une guitare, le romantisme naïf de « La fille de la ville d'eau », la gaieté allègre de « Magritte » ; la richesse sugges-

tive de « L'encre noire », restituant un passé intime dans un tango d'images et de sensations. Et puis ce « Maître d'école », qui soulève le frisson avec une extrême pudeur, profonde, dépouillée.

Qu'elles évoquent la guerre ou les rêves dérisoires que procure un bar, « la danse des roseaux au milieu des nuages » ou la misère froide des villes, ces chansons pleines de couleurs et de lumières traduisent le plus souvent l'amour de l'artiste pour les êtres fragiles, les enfants en particulier, dont il restitue si bien le regard magique... parce qu'il ne l'a jamais perdu.

Pascale Bigot

PHILIPPE LÉOTARD

CHANTE FERRÉ.

Graine d'ananas - Est-ce ainsi que les hommes vivent ? - M. William - Je chante pour passer le temps - Le piano du pauvre - Pauvre Rutebeuf - La the nana - Le bateau espagnol - Le temps du plastique - La mémoire et la mer - Le temps du tango - Dans les banques - Avec le temps. (44'12 - Columbia 475 801).

A priori, qu'un artiste se mette à chanter aujourd'hui du Ferré peut paraître suspect. Et qu'il s'appelle Philippe Léotard, qu'il ait enregistré en 1990 un disque superbe (*A l'amour comme à la guerre*), que ce soit une vraie personnalité à la scène comme à la ville, ne change rien à l'affaire. Mais quelle claque à l'écoute ! Car Léotard s'approprie les mots de Léo, les dit, les chante, les gueule en les nourrissant de sa passion, de sa propre vie.

Au détour d'un vers, il a même le culot d'escamoter ici un passage

de « M. William » et là de changer carrément des mots de « La mémoire et la mer » et de « Avec le temps » ! La mer *ruminate* devient *luminante*, comme si Rimbaud était passé par là. Et « *A la gal'rie j' farfouille dans les rayons d'la mort* » cède la place à « *Entre les mots d'la mort* », une fin de vers qui résonne étrangement depuis ce 14 juillet dernier, où la camarade a invité Léo Ferré à la rejoindre. Des changements d'autant plus percuteurs qu'ils sont nés en plein studio dans l'émotion d'un hommage fraternel que Léotard voulait rendre au Grand Ferré de son vivant. Et avec son accord.



Enfin, il y a les arrangements signés d'un as, le frère en scène de Léotard, Philippe Servain. Au lieu de respecter, à la double croche près, la partition, Servain interprète lui aussi les mélodies de Ferré, attaquant sec dans « Le piano du pauvre » avec un solo d'accordéon à vous arracher les tripes, revisitant la musique de « La the nana », ou donnant un air de fête foraine au « Temps du plastique ».

Poussé par ses frangins du studio, choisissant de la dire plutôt que de la chanter, Léotard n'a pu réprimer ses pleurs en enregistrant « Avec le temps »... A l'écoute de l'album, on a, parfois, du mal à contenir les siens.

François Lévêque

ARTHUR H

EN CHAIR ET EN OS.

Le cosmos, c'est chouette - Chérie - Marouchka - Un aveugle au volant - Con comme la lune - C'est extra - Georgia - Eléonore et Léonard - Sans amour - Cool jazz.

(55'46 - Polydor 521 128).

« Notre spectacle est visuel, olfactif et auditif. Ce disque est donc une cruelle réduction », prévient d'emblée Arthur H sur l'unique texte de la pochette constituée de photos rougeoyantes, susceptibles d'aiguillonner l'imaginaire de ceux



qui n'auraient pas vu le spectacle sous l'étonnant chapiteau du Magic Mirror. Ou ailleurs, deux titres seulement de l'album y étant enregistrés, un autre à La Réunion et les sept derniers à Québec.

Si réduction il y a, ce n'est pas en tout cas au plan de la qualité discographique. Avec trois titres inédits dont une reprise décoiffante de « Sans amour » (Borel-Clerc), assortis d'une version très personnelle (dans le genre pseudo-emphatique et néo-bondissante, en scène) du « C'est extra » de Léo Ferré par le contrebassiste Brad Scott, on embarque déjà sur la soucoupe volante de M. Arthur, qui avoue se sentir « plus proche du capitaine Nemo que de Jacques Brel ». D'autant que l'équipage in-

vite lui aussi au voyage, du batteur fûté Paul Jothy, aux jazzmen soufflants (sax, flûte, trompette...) Jon Handelsman et David Lewis, en passant par l'élégant-déirant percussionniste brésilien Edmundo Carneiro et l'explorateur fou de vibrations électro-acoustiques futuristes d'hier, Thomas Bloch, aux Cristal Baschet, Ondes Martenot et autres inquiétants instruments de verre.

Ajoutez à cela le piano, l'accordéon et la voix rauque d'un chanteur doux-dingue à l'accent, lui aussi d'outre-galaxie, proférant des histoires sans queue ni quêtes, et le décollage est assuré. Bref, comme chez son auguste géniteur, un enregistrement public n'est pas une compil déguisée, mais une vraie création. Merci.

Daniel Pantchenko

JEAN-GUY COULANGE

ENFIN SEUL.

Le petit déjeuner solitaire - Ne change pas - Vertige - Le rire de Léa - Nightawks - Temps couvert - Johnny, j'ai besoin de toi - Direction les lumières - Ah ! le temps passe - Le Gibraltar - Les fourmières - Enfin seul.

(48'33 - As de coeur ASCD 3017/Média 7).

Tout écrit à la première personne (à l'exception de « Nightawks », d'un auteur différent), ce CD est un manifeste au quotidien singulier. N'y voyez pas l'éloge de la solitude et pas davantage une plainte résignée. Jean-Guy Coulange a recensé en une douzaine de titres des situations où l'homme est seul dans sa quête ou dans sa fuite. Et pourtant, la mélancolie

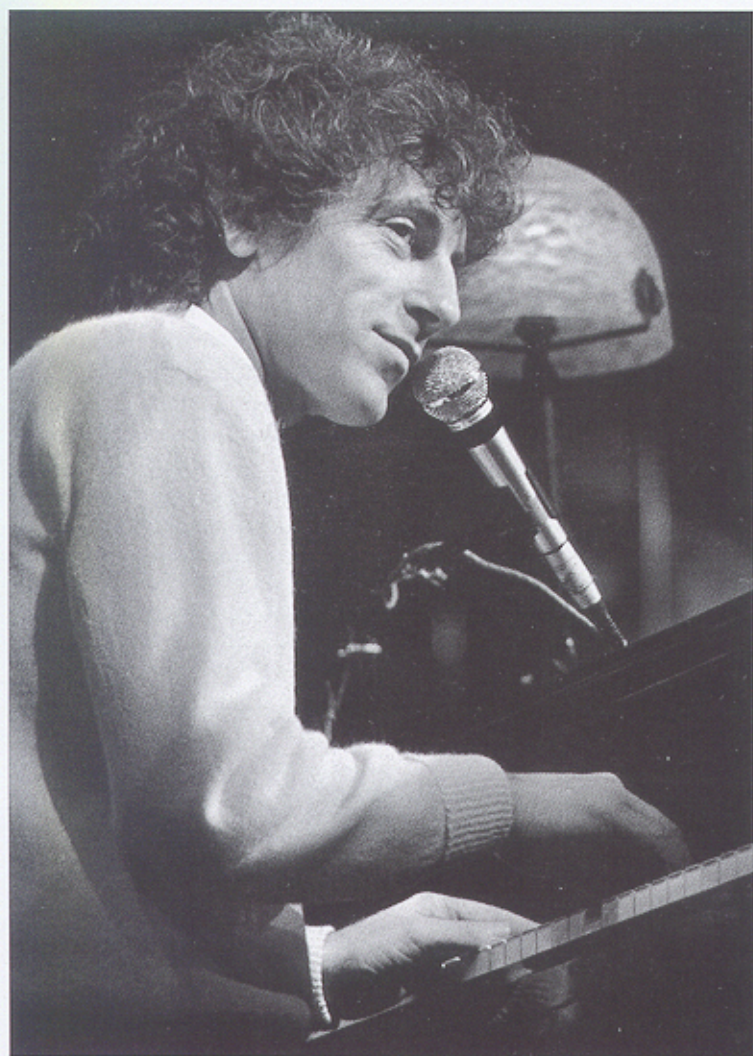
est totalement exclue, grâce à un ton délibérément optimiste - et, bien sûr, à la musique : une dizaine d'instruments pour l'essentiel acoustiques (Jean-Guy Coulange et Jean Cohen-Solal, qui ont travaillé longtemps ensemble pour Hélène Martin, signent la direction musicale) soutiennent allègrement les errances métaphysiques et affectives de l'être humain.

La solitude ici en question n'est pas un état d'âme, plutôt un état d'homme, parmi les autres, confronté aux multiples avatars de son destin. Jean-Guy Coulange exprime dans ce disque la fragilité de l'homme seul, lorsque le temps s'arrête, ici pour ce « Vertige » devant un paysage de montagne, là dans « Le rire de Léa ». C'est un téléphone qui ne répond pas, une femme qu'on n'ose pas aborder, un voyage jamais entrepris, autant d'actes manqués. *Enfin seul* (où l'on retrouve avec plaisir la voix de Pascale Vvyère), telle une balade introspective que chacun peut faire lorsque le monde cesse de le tirer par la manche, est un moment de répit peuplé d'incertitudes et d'émotions fugaces.



Entre le rêve des désirs à venir et la réalité d'un présent vécu, le chanteur colorie des instantanés pour en chasser la banalité apparente. Superbe.

Michel Trihoreau



Olympia 1980

te servir de refuge, comme un cocon dans lequel tu cherches à préserver ton enfance...

ALAIN : C'est vrai que parler des femmes, c'est autre chose, c'est parler du monde des hommes, des grandes personnes... Il y a peut-être un truc que je n'ai pas assimilé ?

– Quelles chansons écoutais-tu, étant tout jeune ?

ALAIN : Chez moi on n'écoutait pas la radio, donc tout jeune je

ne connaissais pas les chansons du moment ; mais ma mère me chantait de vieilles chansons du temps passé qui racontaient des histoires du XVIII^e ou XIX^e siècle, des histoires tristes souvent ; et puis elle me chantait des chansons de Prévert, « Un plombier zingueur », « En sortant de l'école » et tout ça... Toutes ces chansons m'ont bercé, et les paroles étaient très importantes pour moi : j'écoutais l'histoire, j'attendais la chute, c'était triste bien souvent, et ça m'a beaucoup influencé. J'aime qu'une chanson raconte une histoire, qu'elle possède un véritable texte...

– Quand, enfin, tu découvres la chanson à travers Radio-Luxembourg, quel est ton premier grand choc ?

ALAIN : A 15 ans, j'aimais autant Brel que Brassens et puis ça s'est décanté, ensuite j'ai toujours préféré Brassens à Brel...

MICHEL : Tu l'as vu sur scène, Brel ?

ALAIN : Oui, je l'ai vu trois fois, à l'Alhambra notamment ; c'était un choc, bien sûr, très émouvant, je me souviens que lorsqu'il chantait « Les vieux », tout le monde pleurait... Il avait un impact qu'on n'imagine pas maintenant ; c'est-à-dire qu'à la télévision ça passe très mal, je n'aime pas du tout qu'on filme les chanteurs en gros plan, Brel en particulier, il chantait pour une salle et là ça passait formidablement bien...

GEORGES ET LÉO

« Georges Brassens et Léo Ferré ont beaucoup compté pour moi, parce qu'ils m'ont donné le goût du beau et apporté l'envie de réfléchir, d'analyser ce qui se passait autour de moi, de comprendre ce qu'était l'anarchie, la fraternité... Léo, ce que je trouvais magnifique chez lui, c'était son caractère intransigeant, sa mauvaise foi aussi : c'est-à-dire qu'il était excessif, catégorique, terrible dans ses coups de gueule, son refus de toute concession, même mineure ; et quelle force sur scène ! Brassens, c'était sa sobriété que j'aimais, j'adorais sa simplicité, alors qu'il était une star, malgré lui, et cette économie de moyens : n'avoir qu'une guitare et faire sa vie avec une guitare, ne dépendant de rien ni de personne ; en voiture, et six mois de Bobino, le pied sur le tabouret, et tout le monde sur le cul ! »

(Propos recueillis par F. Hidalgo)

LA MEMOIRE
EN CHANTANT

EDDIE BARCLAY

Le faiseur d'or

Autodidacte, Eddie Barclay a d'abord fait entrer le jazz en France par le disque, puis a créé un label, où, dès les années 60, se sont regroupés, au fil des sillons, les tubes, les disques d'or et les perles de la chanson française.

Aznavour, Brel, Ferrat, Ferré, Nougaro... ont constitué, sous sa houlette et sa célèbre étiquette, le plus impressionnant des catalogues. Son goût pour la fête en a fait l'éditeur phonographique le plus médiatisé, avant même que le mot soit inventé, comme une publicité permanente pour sa maison et ses artistes.

Aujourd'hui, à 73 ans, avec l'enthousiasme serein des créateurs au flair éprouvé, Eddie Barclay ne désarme pas : il vient de lancer *Chante France*, une radio FM 100 % chanson française.

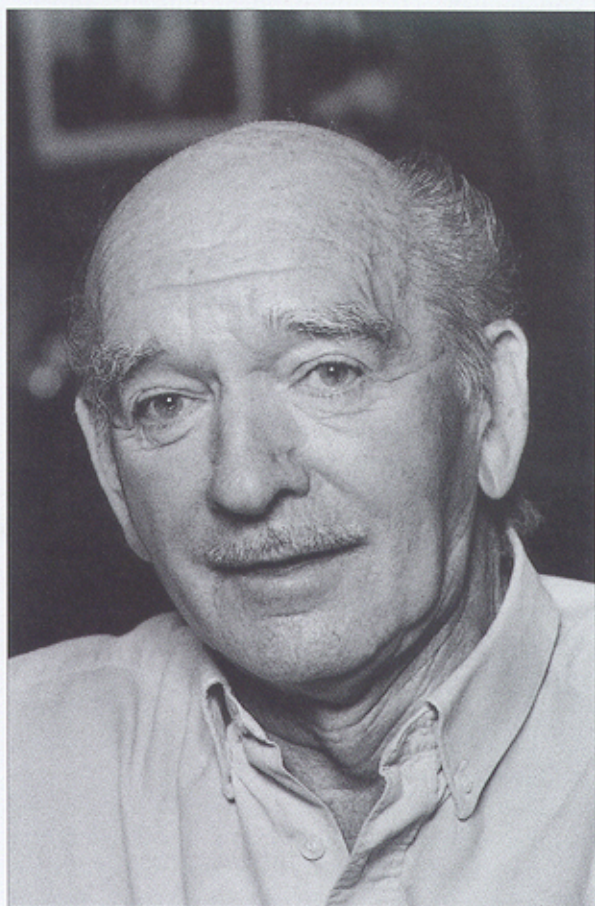
CHORUS : On se demande d'où vous vient cette infatigable énergie, ce goût pour un métier que vous pratiquez depuis plus de quarante ans ?

EDDIE BARCLAY : Une passion pour la musique qui m'est venue, enfant, avec le jazz. C'est la première musique qui m'ait touché. Comment ? Grâce à la radio anglaise qui la diffusait et que j'écoutais avec gourmandise. Teddy Wilson et Tommy Dorsey ont sans doute été mes premiers professeurs, mes initiateurs. Dans la maison de ma grand-mère, à Taverny et à Paris, il y avait un pianola dont je garde encore à la mémoire toute la sensation magique qu'il provoquait en moi. On enclenchait une manette et il nous faisait entendre du Saint-Saëns, par exemple, mais c'était aussi un vrai piano sur lequel on pouvait jouer : c'est là qu'en tâtonnant, j'ai fini par retrouver les airs que j'entendais à la radio. Je ne connaissais pas une seule note de musique, c'est sans doute pour cette raison que je m'obstinais car j'aimais cette musique par-dessus tout.

– Vous souvenez-vous des premiers pianistes que vous avez écoutés et aimés ?

– Oh oui : c'était Art Tatum et Teddy Wilson.

– Mais de là à en faire votre métier ?



(Ph. Vernhet)

– Je me suis inscrit à 16 ans au Hot Club de France. C'était assez pittoresque parce que les deux animateurs de ce club de mordus de jazz étaient de sensibilités différentes et se faisaient la guéguerre en permanence : Charles Delaunay était plutôt pour le jazz moderne alors que Hugues Panassié n'en avait que pour le New Orleans ! Qu'importe, cela m'a permis d'approcher les musiciens que j'admirais entre tous : c'est comme cela que j'ai rencontré Django Reinhardt avec qui, plus tard, j'ai travaillé puisqu'il a enregistré pour moi ses tout derniers disques...

Cette fièvre entretenue par des talents qui me fascinaient m'a aidé. A 18 ans, je me suis fait engager dans un piano-bar de la rue Godot-de-Mauroy, entre la Madeleine et l'Opéra, quittant ainsi le Café de la Poste que tenaient mes parents à la Gare de Lyon, où j'avais travaillé pendant plusieurs années. Ce bar s'appelait L'Etape : nous étions deux à jouer en alternance entre 19 h et minuit. Le salaire était de 700 (anciens) francs plus un sandwich ! Mais l'ambiance était bonne, joyeuse, et cette prestation quotidienne m'a permis de rencontrer bien du monde, à commencer par un autre pianiste, comme moi, qui était déjà drôle et doué à souhait : Louis de Funès. Alors, le répertoire de l'époque, c'était évidemment les standards des pianistes de jazz, de Fats Waller entre autres.

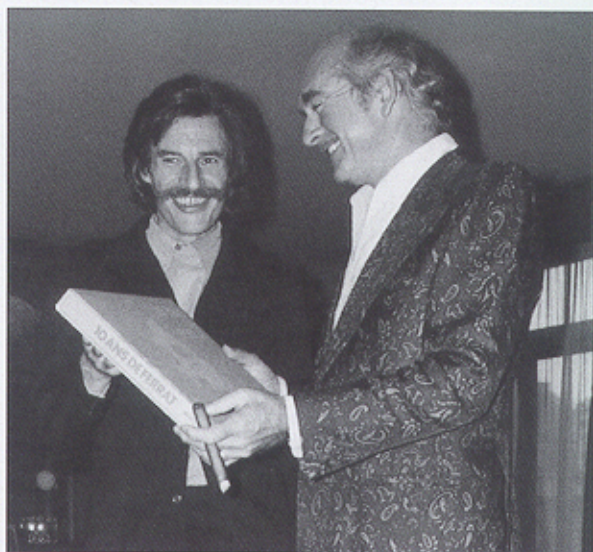
– **Comment s'est décidée votre carrière ?**

– Par la création des Barclay's Clubs – j'avais trouvé ce nom de Barclay pour faire plus dans le vent, car je ne me voyais pas me lancer dans la musique avec mon nom réel, Edouard Ruault – et qui étaient des orchestres que je formais pour danser sur les rythmes que j'aimais. Pierre-Louis Guérin m'a engagé dans son établissement rue Pierre-Charron. Et là sont venus nous rejoindre, selon leur calendrier de tournées, ou leur présence à Paris, des stars comme Louis Armstrong ou Ella Fitzgerald, des musiciens prestigieux comme Grappelli ou Vian...

– **C'est ce qui vous a incité à créer votre maison de disques ?**

– Passionné de jazz, je trouvais idiot que l'on ne trouve pas plus de disques en France. Le jazz emballait ceux qui l'avaient découvert mais effrayait les maisons de disques. Et pourtant il ne se passait

pas une semaine sans qu'un ami ne me dise : « Tu devrais faire un saut à New York, il y a là-bas un saxophoniste qui fait un malheur ! Ça devrait te plaire... » Tu parles : le saxophoniste n'était rien de moins que Chet Baker, alors, évidemment, comment laisser un tel vide dans la production française ? J'ai créé un premier label pour le jazz, *Blue Star*. Art Tatum, Erroll Garner, mais aussi Eddie Barclay. Mon premier titre, en big band ? « *Belong to you* », je crois.



1972 : à la sortie du coffret *10 ans de Ferrat*. (Ph. Alain Marouani)

Après la guerre, on respirait un peu anglo-saxon en France. Les plus grands musiciens américains sont venus en France, certains y sont restés. C'est ainsi que j'ai rencontré celui qui est devenu un monument de la musique américaine et le plus grand producteur de disques aux Etats-Unis : Quincy Jones. En 56, c'était un trompettiste plus que célèbre dans l'orchestre de Lionel Hampton.

– **Alors, pourquoi avoir créé ce label destiné à la danse, *Riviera* ?**

– Le jazz emballait tout un public, mais il y avait un autre public féru de danse, et qui n'avait pas, sur disque, celles qu'il souhaitait mettre à son pied ! Donc, un catalogue de disques avec tous les rythmes propres à danser. On a commencé par les dan-

ses latines qui avaient une certaine vogue, le cha-cha, le mambo, mais vous savez que par la suite, Barclay a fait connaître la samba en France, et lancé le *Letkiss*, par exemple. Savez-vous que pour enregistrer toutes ces musiques faites pour danser dans les surprises-parties, les meilleurs musiciens ont tenté l'aventure avec moi, comme le flûtiste Jean-Pierre Rampal...

– Comment, vous, musicien de jazz, en êtes-vous arrivé à produire des chansons ? Beaucoup de jazzmen n'approchaient la chanson qu'avec prudence....

– Le hasard et la disponibilité. J'ai rencontré Eddie Constantine, grâce à Edith Piaf. J'ai été étonné par cette nature d'Américain bon enfant. Il a enregistré avec sa fille « L'homme et l'enfant » qui a été un succès immédiat. Sont venus par la suite des talents incontestables tels que Brel, Aznavour, Ferré et plus de cinquante grandes pointures de la chanson française dans tous les styles et sur tous les tons.

– C'est vrai que lorsqu'on relit l'histoire du label Barclay, on se rend compte qu'il a été composé de la plupart des artistes qui ont été *la* chanson française pendant près de vingt ans : Brel, Aznavour, Ferré, Gréco, Ferrat, mais aussi Charlebois, Ferrer, Mitchell, Nicoletta, Balavoine... Comme Jacques Canetti, vous n'avez rien laissé passer des talents importants de ces décennies. Une recette ?

– Non, une grande disponibilité, sans parti pris. Que voulez-vous, quand Raoul Breton me fait entendre Charles Aznavour chanter « J'aime Paris au mois de mai », même si je trouve sa voix un peu bizarre, je flaire néanmoins quelqu'un d'immense à venir. Et pendant vingt ans, Charles Aznavour a enregistré ses plus grandes chansons chez Barclay



Avec Charles Aznavour et Jacques Brel, ses témoins de mariage, le 30 juin 1965...

et m'a soutenu dans les moments les plus difficiles que j'ai pu rencontrer dans cette carrière.

– Jacques Brel ?

– Il était en contrat chez Philips. Il est venu me dire un jour : « *Je veux travailler avec toi. Il y aura procès, mais tant pis* ». Vous comprenez ? Barclay était un label 100 % français et Brel préférait travailler dans ce cadre plutôt que de vendre son talent à une multinationale. Barclay, c'était une équipe. On a beaucoup plaisanté sur le côté « bande à Barclay », les fêtes, les échos dans les magazines. Mais tout était fait pour la famille d'artistes que nous représentions, que nous formions et qui composait un catalogue à la fois hétéroclite et cohérent... Jacques Brel, c'est l'histoire d'une amitié profonde.

Songez que pendant des années, il m'a fait apporter une rose... chaque jour !

– Le contrat « à vie » ?

– C'était déjà l'une des formes de son attachement à la maison, et pour la première fois dans une maison de disques, un artiste a signé un contrat, qui n'était pas « à vie », parce que c'est impossible dans le droit français, mais de deux fois 33 ans, ce qui revenait au même. Pour moi, Brel est l'un des plus grands de la chanson française, et « Amsterdam » l'une de ses plus grandes chansons...

– Léo Ferré ?

– Il enregistrait alors sur disques Odéon, et devait faire sa rentrée au Vieux Colombier. « *Qu'est-ce que tu peux faire pour moi ?* » m'a-t-il demandé. J'ai commencé par l'aider à faire sa rentrée. Bien sûr, on ne retient de cette relation que les coups de gueule et les turbulences qui lui étaient familiers,

mais au fond Léo était un anarchiste doux, sensible jusqu'à la fibre, le cœur toujours au bord des larmes. Il reste pour moi l'un des plus grands, naturellement : il a enregistré chez Barclay pas moins de vingt-quatre albums !

– S'il fallait choisir l'une de ses chansons que vous aimez plus que les autres ?

– « Les Poètes », sans hésiter.

– Parmi les plus jeunes, des regrets sur des carrières non abouties ?

– Je crois que si Nicoletta ne s'était pas laissée prendre aux pièges du rock, elle aurait pu devenir la grande chanteuse réaliste d'aujourd'hui. « Mamy blue » et « Il est mort le soleil », c'était quand même la classe ! Et Daniel Balavoine, s'il n'était pas parti dans les circonstances dramatiques que nous savons, je suis sûr qu'il serait devenu l'un des plus grands de notre époque. Il avait une voix, la générosité, l'énergie et le talent.

– Qui privilégiez-vous dans la relève actuelle ?



Avec Francis Blanche, Claude Nougaro, Philippe Nicaud, Pierre Perret, Jacques Laurent, etc., à l'occasion de la remise de 12 disques d'or à Charles Aznavour. (Ph. Keystone, 19/07/66)

– Véronique Sanson, Bernard Lavilliers... mais je ne trouve pas encore les Ferré, Aznavour et les Brel de demain dans ce que j'entends aujourd'hui.

– Existe-t-il un artiste qui n'a pas enregistré chez vous, mais que vous aimez spécialement, parce qu'il chante des chansons qui vous touchent ?

– J'aime bien Véronique Sanson et Michel Jonasz qui, eux aussi, adorent le jazz. Et puis Julien Clerc. Tout Julien Clerc : il a une voix merveilleuse et quand il chante « Femmes je vous aime », eh bien, c'est un peu de moi qu'il chante...

Propos recueillis par François-Régis BARBRY

La Mémoire en chantant d'Eddie Barclay sera diffusée sur France-Culture le samedi 16 avril à 10h 40 (comme chaque samedi) avec d'autres invités. A noter également : un double album CD : *Jazz en Barclay*, ou Eddie Barclay en compagnie de Django Reinhardt, Stan Getz, Lionel Hampton, Chet Baker, Stéphane Grappelli... (Polygram 511 790) ; un livre : *Que la fête continue* (Laffont) ; une radio : *Chante France*, sur 90.9 FM en région parisienne.

vador) en 1964, il publiera ses mémoires, *De France ou bien d'ailleurs* en 79 chez Laffont. En 81, il fête ses 75 ans en chantant devant 3000 personnes à New York avec l'orchestre de Frank Sinatra. C'est en 83 enfin, à Rio-de-Janeiro, qu'il fait ses adieux à la scène. Il vivait depuis lors à Antibes.

LE MÉTIER

LE MECSI

Sous ce sigle bizarre se dissimule le premier Marché de l'Événement Culturel et de la Scène Internationale, qui va se tenir à Tours du 18 au 23 mai pendant la 4^e édition du festival Le Chaînon Manquant (voir notre article dans ce numéro). Rens. : tél. 47 66 72 71, fax 47 05 93 81.

MÉDAILLES EN TOUT GENRE

L'académie Charles-Cros a décerné le 5 mars son prix « in honorem » à Gilbert Laffaille pour l'ensemble de sa carrière discographique. Pour sa part, la Sacem a attribué son grand prix chanson 93 à Alain Souchon ; tandis que son homologue canadienne, la Socan, décernait à « L'aigle noir », ré-enregistrée en 93 par Marie Carmen, vingt-trois ans après sa création par Barbara, le trophée de la meilleure chanson étrangère d'expression française de l'année. Moralité : les bons chanteurs et les bonnes chansons, comme le bon vin, se bonifient en vieillissant.

VICTOIRES DE LA MUSIQUE

Pour mémoire, voici le palmarès des Victoires de la Musique 93. Artiste interprète féminine de l'année : Barbara ; artiste masculin : Alain Souchon ; album : *Rio grande* (Eddy Mitchell) ; chanson : « Foule sentimentale » (Alain Souchon) ; concert : Johnny Hallyday au Parc des Princes ; groupe : les Innocents ; révé-

lation masculine : Thomas Fersen ; révélation féminine : Nina Morato ; révélation du groupe : Native ; spectacle musical : *Starmania* au théâtre Mogador ; musique traditionnelle : Renaud pour l'album *Cante el Nord* ; compositeur de musique de film : William Sheller pour *L'Écrivain public* ; vidéo musique : Jean-Baptiste Mondino pour « L'ennemi dans la glace » d'Alain Chamfort ; artiste interprète ou groupe francophone : Maurane ; producteur de spectacle : l'Olympia ; album pour enfants : *Aladin et la lampe merveilleuse* (récitant : Sabine Azéma).

Par ailleurs, des Victoires spéciales, non soumises au vote des 3000 professionnels participant au scrutin (selon les organisateurs), ont été attribuées à Michel Sardou pour le plus grand nombre de spectateurs (720 000), à Jean-Michel Jarre pour la tournée ayant réuni le plus de monde à l'étranger (633 000 personnes) ; à Jordy pour l'album français le plus exporté, *Dur dur d'être un bébé* (1 618 000 exemplaires) ; à Etienne Roda Gil enfin, pour sa carrière de parolier.

Commentaires ? A quoi bon ? A quoi bon dire, par exemple, que sauf à être indécent, on ne met pas en compétition Barbara avec Liane Foly, Patricia Kaas ou Vanessa Paradis ? A quoi bon dire qu'il est pour le moins surprenant – sauf le respect qu'on porte à Renaud et la qualité de son entreprise – de récompenser un chanteur qui s'essaie pour la première fois à enregistrer dans une langue régionale qui n'est pas la sienne, quand Alan Stivell ou I Muvrini sont également en lice ? A quoi bon stigmatiser – une fois de plus – l'ignorance crasse des 3 000 professionnels de la profession, dirait Jean-Luc Godard,

qui, d'une année à l'autre, s'ingénierait à récompenser tout ce qui dans la catégorie « chanson pour enfants » n'est justement pas de la chanson pour enfants ? Les professionnels... ? Vraiment ? Elle serait bien mal lotie, dans ce cas, la chanson française de demain qui récompense Jordy et ignore Henri Dès... Dur dur



Henri Dès

d'être un créateur authentique ! Mais à quoi bon s'énerver ? Mieux vaut reténir de ce qui n'est, finalement, qu'une émission de télé, en mal d'audimat, la seule chose qui ait vraiment compté dans cette soirée du 7 février : l'hommage émouvant rendu par Alain Souchon, Salif Keita et Alain Chamfort à Léo Ferré...

ÉTATS GÉNÉRAUX

A l'heure limite d'imprimer ce numéro, nous apprenons l'organisation par la ville du Mans les 16 et 17 mars (trois ou quatre jours, donc, avant la sortie de *Chorus*) d'« Etats généraux de la chanson francophone », sur le thème : « une production sous influence ? ». Malgré la présence annoncée de personnalités respectées et respectables du « métier » à ce colloque de 48 h, nous ne saurions dissimuler notre étonnement et notre impression bien légitimes, nous semble-t-

il, d'être ainsi placés devant le fait accompli. Non seulement *Chorus* n'a pas été consulté, ni aucun des membres de son Comité éditorial (qui avaient pourtant lancé cette idée d'Etats généraux vraiment représentatifs, en les faisant tourner à travers l'espace francophone – cf. la table ronde de *Chorus* 5), mais en outre on ne pouvait que constater, à la lecture du programme, l'absence totale aux débats des revues spécialisées (contrairement à la « grande » presse qui est, comme chacun sait, la plus autorisée à traiter de la chanson francophone, la plus cultivée et curieuse en la matière...) ; sans même parler de l'absence pure et simple d'interlocuteurs francophones qualifiés (créateurs, producteurs, diffuseurs...) : où donc sont les Belges, les Suisses, les Québécois, les Africains et les autres ?). Bizarre pour une manifestation qui s'affuble d'une telle appellation... Vous avez dit mépris ? Incompétence des organisateurs ? Ou seulement sens de l'opportunisme doublé d'un don développé d'improvisation ?

CHORUS N° 1... ÉPUISE !

Dans chaque numéro, nous prenons le soin de préciser qu'il ne sera procédé, après épuisement des stocks, à aucune réimpression des numéros déjà parus. Ainsi, le n° 1, demeuré disponible pendant 18 mois, est-il aujourd'hui épuisé, définitivement. Gageons qu'avec le dossier consacré à Michel Jonasz, la rencontre avec Léo Ferré et la table ronde avec Francis Cabrel, Jean-Jacques Goldman, Yves Simon et Alain Souchon, notamment, il constituera désormais une véritable pièce de collection. Tant pis pour les retardataires qui remettraient sans cesse leur commande au lendemain...